

s'adressaient à M<sup>lle</sup> Laurence Daverny, qui les écoutait en souriant. On était, ainsi que nous l'avons dit, au 27 juillet, veille de la Saint-Marcel, fête patronale de M. Daverny, qui réunissait à cette occasion quelques parents et amis intimes. Cette petite fête de famille devait se terminer par un souper, et Laurence, laissant momentanément à sa mère le soin d'amuser leurs invités, avait cru pouvoir utiliser quelques instants de liberté en rassemblant avec un goût vraiment parfait la masse de fleurs qu'on avait offertes à son père... Toute fière de son œuvre, elle dit en la désignant à l'admiration de sa jeune compagne :

— Voici mon excuse. N'est-ce pas d'un effet charmant ? Tous nos bouquets, depuis le plus riche jusqu'au plus modeste, ont trouvé leur place.....

— Le mien s'y trouve alors, repartit Noëmi Dillois avec un léger sentiment d'aigreur ; en vérité il ne méritait pas un tel honneur.

— Crois-tu que mon père en fasse moins de cas que des autres ?

— Non sans doute... Enfin tu as fini, et je t'emmène.

— Pas encore, accorde-moi cinq minutes.

Ce petit colloque avait un témoin, muet jusqu'alors,